

Deux thèses erronées sur les lettres et les chiffres

Alvaro P. Pires

Volume 5, Number 2, Fall 1987

L'autre sociologie : approches qualitatives de la réalité sociale

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1002028ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1002028ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie - Université du Québec à Montréal

ISSN

0831-1048 (print)

1923-5771 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pires, A. P. (1987). Deux thèses erronées sur les lettres et les chiffres. *Cahiers de recherche sociologique*, 5(2), 85–105. <https://doi.org/10.7202/1002028ar>

Deux thèses erronées sur les lettres et les chiffres

Alvaro P. PIRES

Il y a déjà cinq ans, dans sa présentation du numéro de *Sociologie et Société* consacré aux méthodes en sciences sociales¹, Gilles Houle manifestait son inquiétude relativement au déroulement du débat méthodologique actuel entre qualitatif et quantitatif. Ce "débat" semblait alors reprendre la vieille fausse opposition entre ces deux "méthodologies" et annoncer la répétition du même cul-de-sac auquel on en était arrivé dans le débat des années trente concernant l'École de Chicago². La situation semble changée depuis. Aujourd'hui, on reconnaît de plus en plus, de part et d'autre, la contribution de *l'autre type de recherche*. En ce qui concerne le chercheur qualitatif plus particulièrement, il ressent de moins en moins le besoin de justifier son choix de méthode *par opposition* au quantitatif, comme si celui-ci était le *choix normal* à faire, tout écart par rapport au choix premier devant être bien justifié.

Cette nouvelle attitude ne signifie cependant pas que l'on ait réussi à modifier notre façon de poser les questions d'ordre méthodologique et à résoudre les principaux problèmes liés à la fausse opposition *épistémologique et méthodologique* entre les recherches dont le matériau et les opérations de mesure (au sens premier) sont faits de "chiffres" (recherches quantitatives) et celles dont le matériau et les opérations de mesure (également au sens premier) sont faits de "lettres"³ (recherches qualitatives). Au sens second, toute recherche est nécessairement "qualitative", ne serait-ce que parce que le traitement

¹ G. Houle, "La sociologie: une question de méthodes?", *Sociologie et Sociétés*, vol. 14, no 1, 1982, pp. 3-6.

² A. P. Pires, "La méthode qualitative en Amérique du Nord: un débat manqué (1918-1960)", *Sociologie et Sociétés*, vol. 14, no 1, 1982, pp.15-29.

³ J'emprunte à G. Houle les termes "lettres" et "chiffres" (*op. cit.*, p. 5).

quantitatif d'un matériau donne lieu à une interprétation qui n'est pas autorisée directement par les opérations mathématiques⁴.

L'acceptation que je donne ici au mot *mesure* diverge sans doute assez de l'usage courant. Comme le souligne Granger⁵, c'est ce terme qui caractérise couramment les modèles quantitatifs, puisque la simple utilisation du nombre n'est pas étrangère aux modèles qualitatifs. Cependant, j'ai jugé qu'il conviendrait de donner au mot *mesure* l'acceptation proposée par Houle⁶. Selon lui, "*La mesure elle-même est la recherche de l'explication*"; elle n'est ni qualitative, ni quantitative". En effet, poursuit-il, "*la mesure effectuée, entendue ici en son sens le plus large, sera dite qualitative ou quantitative parce qu'elle s'appuie sur des matériaux différents*" (les lettres ou les chiffres).

Si le climat actuel est propice à une réflexion moins partielle sur les questions de méthodes, il n'est pas suffisant pour donner des bases nouvelles au travail de réflexion méthodologique. Je pense que nous devons chercher à développer une conception générale de la méthodologie qui écarte les fausses antinomies et qui signale les différences sans succomber à une quelconque "tentation monopoliste", postulant implicitement ou explicitement une échelle de valeur *a priori* entre les diverses techniques d'observation empirique⁷ ou les diverses modalités de mesure; nous devons développer une méthodologie

⁴ Dans une conversation personnelle, D. Laberge (département de sociologie, UQAM) a attiré mon attention sur le fait que les manuels de techniques quantitatives ne portaient pas plus que ceux de techniques qualitatives sur l'analyse du matériau sociologique au sens fort du terme. C'est cette remarque qui m'a amené à distinguer entre le *traitement* (qualitatif ou quantitatif) des données et l'*analyse* proprement dite du matériau. L'analyse est toujours qualitative au sens second du mot. Voir aussi G. Houle, *op. cit.* p. 4).

⁵ G.-G. Granger, "Modèles qualitatifs, modèles quantitatifs dans la connaissance scientifique", *Sociologie et Sociétés*, vol. 14, no 1, 1982, pp. 7-14.

⁶ G. Houle, *op. cit.*, p. 5.

⁷ Par techniques d'observation empirique, j'entends ici grosso modo les quatre grandes formes de cueillette des données: le questionnaire, l'analyse des documents, l'entrevue et l'observation directe. Celle-ci désigne les différentes formes que peut prendre la technique d'observation. Sur ce dernier point, voir A. Laperrière, "L'observation directe", dans B. Gauthier (dir.), *Recherche sociale*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1984, pp. 225-246.

générale qui accorde une importance égale à la matière de "poser le problème" et à celle de l'étudier empiriquement.

Dans ce sens, il peut être utile de s'interroger sur le bien-fondée de quelques thèses, dichotomies et antinomies qui ont marqué et qui marquent encore notre conception de la méthodologie en sciences sociales. On se souviendra que, dans le passé, quelques-unes de ces dichotomies (par exemple, *hard methodology/soft methodology* ; méthodologie subjectiviste/méthodologie objectiviste, etc.⁸) avaient une connotation clairement dépréciative. L'objectif sera ici d'examiner, entre autres choses à partir de la pratique des recherches, deux thèses qui contribuent à fonder et à perpétuer ces dichotomies et qui font obstacle à l'émergence d'une nouvelle conception de la méthodologie en sciences sociales.

La première thèse dont j'interrogerai le bien-fondé est celle pour qui les lettres et les chiffres ou, plus fondamentalement, les mesures quantitatives et les mesures qualitatives sont interchangeables. La seconde, essaie de fonder ou de justifier la distinction entre qualitatif et quantitatif sur un choix épistémologique ou onto-gnoséologique, en soutenant l'existence de deux méthodologies: l'une dite *objectiviste* et l'autre dite *subjectiviste* . Si l'on parle ici de *méthodologies* et non simplement d'options épistémologiques, c'est bien parce que l'on relie ces options à l'emploi que le chercheur fait de certaines techniques privilégiées (l'entrevue et observation participante, ou le questionnaire), de certains types de matériaux (les lettres, ou les chiffres), voire de certains types de mesure (qualitative, ou quantitative). Cette façon d'envisager le qualitatif et le quantitatif constitue un obstacle majeur à une méthodologie générale dans la mesure où elle postule une divergence philosophique fondamentale et *a priori* entre les deux types de recherche, et qui, au surplus, fait fi des *objets particuliers* à construire. La méthodologie oublie ici, en quelque sorte, son sens étymologique de "chemin" (d'où "voie", "moyen") pour se perdre dans une prise de position qui postule un moyen sans poser la question de l'objet.

Les deux thèses ont au moins ceci en commun: non seulement font-elles obstacle à une méthodologie générale, elles empêchent aussi

⁸ A. Pires, *op. cit.*

l'articulation éventuelle d'une théorie générale de la mesure⁹ qui prenne en ligne de compte la *spécificité théorique* des objets à construire; ensuite, elles banalisent, chacune à sa façon, la question de la méthode. Dans le premier cas, on laisse entendre que les moyens n'affectent pas l'objet, donc, que le qualitatif et le quantitatif peuvent être en principe également pertinents. Le choix de la méthode relèverait alors de questions pratiques et du goût du chercheur. Dans le deuxième cas, seul le moyen compte, quel que soit l'objet à construire.

1 La thèse de l'interchangeabilité des lettres et des chiffres

La thèse méthodologique traditionnelle selon laquelle lettres et chiffres sont interchangeables a été véhiculée, tantôt implicitement tantôt explicitement, aussi bien par des chercheurs quantitatifs que par des chercheurs qualitatifs. Dans le premier cas, la thèse apparaît dans ce que j'appellerai sa *version positiviste*, dans le second, dans sa *version phénoménologique*¹⁰. J'attire l'attention sur le fait que cette thèse entre *en contradiction* directe avec d'autres énoncés considérés comme des lieux communs en méthodologie. A ma connaissance, on n'a cependant pas relevé cette contradiction. Par exemple, les manuels de méthodologie répètent ce principe selon lequel la nature des objets de recherche impose certains types de méthodes (et donc aussi de matériaux) et vice-versa, bref que le choix de certaines méthodes affecte le choix ou la configuration des objets de recherche. Pourtant, la thèse de l'interchangeabilité et le principe que je viens de rappeler coexistent aussi bien dans le discours méthodologique que dans la pratique de la recherche, sans que l'on prenne conscience de leur contradiction et sans que l'on en tire les principales conséquences logiques. Cela donne lieu, comme nous le verrons, à des glissements de sens très importants.

⁹ G. Houle, article cité et "Histoire et récits de vie: la redécouverte obligée du sens commun", dans D. Desmarais et P. Grell (dir.), *Les récits de vie: théorie, méthodes et trajectoires types*, Montréal, Saint-Martin, 1986, pp. 35-51.

¹⁰ Selon A. Lauer, on peut employer le terme "phénoménologie" dans son acception la plus vague pour désigner une méthode et une certaine ambition scientifique (en sciences sociales), où la description et l'appréciation du phénomène l'emportent sur toute préoccupation (explicite) d'ordre explicatif (*Phenomenology: Its Genesis and Prospects*, New York, Harper Torchbooks, 1958, pp. 1-5).

1.1 *La version positiviste: l'absence des limites théoriques à la mesure et aux techniques quantitatives.*

En 1930, à Chicago, l'éminent empiriste Samuel Stouffer entendait démontrer, dans sa thèse de doctorat¹¹, que les méthodes qualitative et quantitative pouvaient donner rigoureusement les mêmes résultats — impliquant ainsi qu'elles pouvaient porter sur les mêmes objets de recherche — mais que la méthode statistique s'appliquait plus rapidement et plus facilement. Bien que, pour pouvoir conclure de la sorte, Stouffer ait dû modifier le sens de la notion d'attitude telle qu'elle est employée dans les études qualitatives de W.I. Thomas et de l'École de Chicago¹², on n'en développera pas moins la conviction que les méthodes et le matériau qualitatifs et quantitatifs sont *interchangeables*. De la sorte, on relativise ou on réduit la portée du principe selon lequel le choix de la méthode relève de l'objet théorique que l'on se donne et affecte nécessairement le résultat de la recherche. Que l'on reconnaisse alors plus aisément la pertinence de ce principe exclusivement par rapport aux différentes formes de recherche quantitative que par rapport au type de recherche (qualitative ou quantitative) quoi d'étonnant?

On verra paraître alors aux États-Unis une curieuse pratique de recherche: "les recherches de vérification des recherches" (et non de théories) ou, plus exactement, les vérifications quantitatives de recherches qualitatives. Ainsi, en collaboration avec R.S. Cavan, partisane de l'étude de cas, Stouffer, positiviste, soumet un matériel qualitatif à un traitement statistique¹³. Jusque-là, il n'y a aucun problème puisque cette voie n'est en principe ni interdite ni reprochable en elle-même, loin de là. Cependant, la présentation des deux méthodes et les raisons qu'on invoque pour recourir au quantitatif donnent clairement l'impression que ce dernier sert moins à véhiculer *un autre type* d'information ou à explorer une autre configuration de l'objet qu'à

¹¹ Pour un résumé de sa thèse voir S. A. Stouffer, "Experimental Comparison of Statistical and a Case History Methods of Attitude Research", *Publications of the American Sociological Society*, vol. 25, 1931, pp. 154-156.

¹² N. Willey, "The Rise and Fall of Dominations Theories in American Sociology", dans W.E. Snizeck, E. R. Fuhrman et M.K. Miller (dir.), *Contemporary Issues in Theory and Research: A Metasociological Perspective*, Westport, Greenwood Press, 1979, p. 60.

¹³ R.S. Cavan, Ph. M. Hanser et S. A. Stouffer, "Note on the Statistical Treatment of Life-History Material", *Social Forces*, vol. 9, no 2, 1930, pp. 123-132. Voir A. P. Pires, *op.cit.*, 1982, p. 21.

démontrer comment on peut rehausser la valeur scientifique du qualitatif.

Dorénavant, on pourra accorder d'autant plus facilement un rôle prépondérant à la mesure quantitative qu'on l'a considérée comme un passe-partout plus expéditif, plus précis et plus objectif. Les rapports entre le choix de la méthode et l'objet théorique de la recherche deviennent donc banalisés et la mesure quantitative occupe — ou peut, en principe, d'ores et déjà occuper — tout l'espace de la recherche scientifique. Car ce qu'on soutient ici, fondamentalement, c'est que *la mesure ou le matériau quantitatifs ne possèdent pas des limites théoriques relativement aux différents objets*.

Cette thèse (implicite) de l'absence de limites théoriques de la mesure quantitative peut aussi être illustrée par la manière dont on a envisagé les recherches dites de vérification de théories dans la tradition positiviste. La théorie (et par là, l'objet d'étude même) demeure tellement à l'extérieur du processus de recherche que, comme le rappelle Castells, "*La diversité du cadre théorique n'implique pas de variations substantielles dans les procédures de recherche*"¹⁴ et, ajoutons-le, moins encore de variations relevant du choix entre le quantitatif et le qualitatif. Lorsque l'on parle des recherches de vérification des théories, ce qui vient à l'esprit, c'est un modèle quantitatif, et ce même si la théorie a été construite à partir de recherches qualitatives. C'est que l'activité de "tester des théories" a été conçue et pratiquée à l'intérieur du paradigme positiviste empiriste qui excluait *a priori* les méthodes qualitatives.

En effet, dans la conception positiviste de la méthodologie, les limites de la mesure quantitative ne sont *perçues et présentées* que comme étant d'ordre pratique : l'état de sous-développement des techniques statistiques (on déplore ici le fait qu'elles ne soient pas assez développées en sciences sociales), la fugacité de certains phénomènes, la trop grande complexité d'autres (ce qui empêcherait pratiquement de prendre en ligne de compte tout le faisceau de variables pertinentes), ou encore la nature des données disponibles. Ainsi, si l'on recommande parfois au chercheur de diversifier ses méthodes d'observation, c'est moins parce qu'il s'agit d'une exigence de différents objets théoriques à

¹⁴ M. Castells, "Les nouvelles frontières de la méthodologie sociologique", *Information sur les sciences sociales*, vol. 9, no 6, 1970, p. 83.

construire que parce qu'il faut chercher d'autres types de données (quantitatives) pour établir le champ de la démonstration empirique (quantitative) là où la "méthode noble" ferait défaut.

Dès lors, c'est la technique (et la mesure) chiffrée qui fait la différence, qui fait la science. La précision sociologique est réduite ici à la précision mathématique et, théoriquement, ne garde plus véritablement de liens avec la nature du problème que l'on pose, c'est-à-dire avec l'objet d'étude recherché. La survalorisation théorique de la mesure quantitative néglige donc, pour paraphraser Bourdieu, Chamboredon et Passeron, la "*recherche des rigueurs spécifiques*"¹⁵ à chaque objet d'étude ou à chaque problématique théorique spécifique.

1.2 *La version phénoménologique: l'absence de limites théoriques du matériau qualitatif*

Force est de reconnaître, par ailleurs, qu'il existe une version phénoménologique de la thèse de l'interchangeabilité, qui corrobore la version positiviste. Lors de la publication des cinq volumes de *The Polish Peasant in Europe and America* entre 1918 et 1920, Thomas et Znaniecki proclament que le matériau qualitatif obtenu par les histoires de vie constitue "*le genre de matériau sociologique parfait*" et celui qui permet "*l'approche la plus précise*"¹⁶. Si les sciences sociales avaient recours à d'autres matériaux (c'est-à-dire aux chiffres), c'était uniquement en raison de la difficulté *pratique* d'obtenir, à l'époque, un nombre de comptes rendus suffisant à couvrir l'ensemble des problèmes sociologiques. Renoncer aux récits de vie est donc, selon eux, "*un défaut et non un avantage de notre méthodologie sociologique*"¹⁷.

Dès lors, la recherche qualitative est présentée comme la seule permettant une analyse en profondeur de la réalité sociale, et la recherche quantitative comme une forme de précision de surface, voire d'illusion de précision, parce qu'incapable de nous livrer la "véritable" signification sociale des phénomènes.

Il se forme alors un étrange consensus autour de la thèse de l'interchangeabilité des formes d'observation et des types de matériau

¹⁵ P. Bourdieu, J. C. Chamboredon et J.C. Passeron, *Le métier de sociologue*, Paris, Mouton, 1973, p. 21.

¹⁶ W. I. Thomas et F. Znaniecki, *The Polish Peasant in Europe and America*, New York, Dovers Publication, 1958, pp. 1832-1833.

¹⁷ *Ibid.*

empirique. Car, à en croire Thomas et Znaniecki, la mesure qualitative peut théoriquement s'appliquer à *tout objet d'étude* et les chiffres peuvent, le cas échéant, remplacer — ne serait-ce que provisoirement — les lettres. La seule différence entre la version positiviste et la version phénoménologique de la thèse de l'interchangeabilité est que la difficulté pratique ne relève pas du même ordre. Car, pour le chercheur qualitatif, la fugacité et la complexité de la réalité sociale ne font pas particulièrement problème puisque sa méthode est justement conçue pour en rendre compte. Ce qui le gêne, par contre, c'est la *rareté* ou l'*abondance* du matériau requis eu égard à certains objets, et les difficultés de systématisation et d'analyse d'un grand volume des données qualitatives. Or, ce consensus sur le principe théorique de l'interchangeabilité aboutira à la mise au rancart de la recherche qualitative, qui ne réussira pas à résister socialement à l'offensive des chiffres et du positivisme¹⁸.

1.3 *Vers une nouvelle conception de la mesure quantitative et qualitative*

Une nouvelle conception de la mesure et de la précision en général exige d'abord que l'on se débarrasse de la conviction positiviste selon laquelle seules existent la mesure et la précision numériques ou chiffrées. Il faut reprendre ici les remarques de Cooley¹⁹ qui attire l'attention sur le fait qu'il ne faut pas réduire la recherche de la précision en général à la recherche de la "*précision numérique*", ni supposer que celle-ci soit toujours le meilleur type de précision. Selon lui, il faut choisir une forme de précision qui s'accorde bien avec ce que l'on veut observer: certains types d'observations doivent alors être quantitatives et d'autres, qualitatives, pour être précises. Cela veut dire concrètement que la recherche de "*rigueurs spécifiques*" peut impliquer différents degrés et formes de quantification, mais également le choix entre la mesure et la précision quantitatives ou qualitatives et, le cas échéant, différents degrés et formes de précision qualitative.

¹⁸ J'ai fait ailleurs une analyse des causes de l'abandon de la recherche qualitative aux États-Unis. Voir A. P. Pires, *op.cit.*

¹⁹ C. H. Cooley, "Case Study of Small Institutions as a Method Research", *Papers and Proceedings, American Sociological Society*, vol. 22, 1927, pp. 123-132; "The Life-Study Method as Applied to Rural Social Research", *Papers and Proceedings, American Sociological Society*, vol. 23, 1928, pp. 248-254.

Il faut également se défaire de cette illusion selon laquelle le traitement quantitatif du matériau empirique confère plus d'objectivité à la recherche parce qu'il empêcherait ou neutraliserait, à lui seul, la manipulation subjective de ces données, grâce à la rigueur des procédures. Si le traitement quantitatif peut, *sous certaines conditions*, remplir clairement à certains égards cette fonction, la réciproque est également vraie: le qualitatif peut conférer aussi parfois plus d'objectivité aux interprétations issues d'un traitement quantitatif.

Il faut ensuite se débarrasser de la prétention phénoménologique selon laquelle la mesure quantitative est forcément une analyse de surface, superficielle, et que l'observation participante et les entrevues en profondeur garantissent à elles seules le chercheur contre les erreurs et la mauvaise interprétation des données. Bref, les procédures par chiffres ne protègent pas contre la construction subjective des résultats de recherche comme le veut la version positiviste, et les techniques ouvertes de collecte des données ne protègent pas contre la mauvaise interprétation des données, comme le veut la version phénoménologique.

Finalement, et par opposition à la thèse de l'interchangeabilité des formes de mesure et des matériaux empiriques, je pense que l'on doit partir de ceci: tant la mesure (ou la précision) quantitative que la mesure (ou la précision) qualitative des différents objets d'étude en sciences sociales comportent des limites *théoriquement indépassables, infranchissables*. Il ne s'agit pas ici de limites propres aux instruments de mesure, ni de limites relatives à la disponibilité ou non de certain type de données, mais plutôt de "conditions d'adaptation" propres *aux objets*. En d'autres mots, les mesures et les matériaux qualitatifs et quantitatifs ont *leurs propres limites théoriques*, par-delà leurs limites pratiques.

Cela veut dire, entre autres choses, que lorsque l'on affirme que l'objet d'une recherche est toujours au moins en partie le résultat du choix de la méthode et du type de matériel empirique (lettres ou chiffres) effectué par le chercheur, on doit entendre du même coup qu'il y a certaines dimensions du problème ou de l'objet qui ne peuvent être saisies que par ce type précis de mesure, qualitative ou quantitative, ou de matériau. Je crois qu'il est utile de se rappeler ici, en les appliquant à notre problème, des remarques de Znaniecki, lorsqu'il soulignait que:

*"la valeur effective de tout matériau dépend des objectifs pour lequel il est utilisé et de la manière dont on l'utilise. Chaque matériel a toujours un nombre limité d'objectifs pour lesquels il peut être utilisé; mais cet éventail peut être plus étroit ou plus large, selon l'efficacité relative des instruments et la manière de l'analyser"*²⁰.

Certes, on ne saurait jamais déterminer à l'avance les frontières d'un type de matériau ou du traitement qualitatif ou quantitatif des données, ni son champ de possibilité. Mais il faut être conscient que ces mouvements d'expansion et de développement *ne vont pas dans le sens d'une substitution d'un type de matériau ou de mesure par l'autre*. Il semble qu'une certaine lecture de l'histoire des sciences de la nature nous a laissé croire que le progrès de la connaissance impliquerait le remplacement des lettres par les chiffres. De même, la redécouverte euphorique de la "parole" dans les années 1970 a conduit certains à annoncer, un peu trop vite et dans le feu de l'enthousiasme, la "fin des chiffres". Or, il n'existe aucun indice sérieux de disparition prochaine de l'une ou l'autre partie. Il vaut donc mieux voir les champs d'application et la pertinence des lettres et des chiffres non comme *absolument illimités* et interchangeable théoriquement, mais plutôt comme *infiniment limités* et seulement occasionnellement susceptibles de se couvrir partiellement l'un l'autre.

La triangulation des méthodes, c'est-à-dire l'utilisation de différentes méthodes pour observer le même problème, ne doit pas être conçue comme une simple procédure de recoupement visant à valider une partie seulement des résultats; elles est plutôt une forme d'observation différenciée, croisée, où le recouvrement éventuel d'une partie des résultats ne vise pas à exclure ce qui n'est pas recoupé, mais plutôt à éclairer autrement le problème de la recherche. En ce sens, aux différentes opérations de triangulation correspondent toujours à certains égard différentes dimensions de l'objet. Les méthodes et les matériaux (lettres et chiffres) ne sont donc pas entièrement interchangeables, bien qu'ils puissent être théoriquement complémentaires. La complémentarité est donc moins une affaire de méthode que de théorie: c'est l'objet à construire qui permet ou réclame (ou non) la complémentarité sur le plan opérationnel. En outre, celle-ci peut se

²⁰ F. Znaniecki, *The Method of Sociology*, New York, Octagon, 1934, p. 157.

poser par rapport à une même recherche²¹ ou au niveau du travail collectif.

Le souci de précision chez le chercheur implique donc la reconnaissance que celle-ci doit s'adapter aux (dimensions des) objets à construire, à observer. On peut alors se poser la question suivante: qu'est-ce qui doit régir le choix du qualitatif ou du quantitatif?

Théoriquement parlant, c'est une réflexion sur les objectifs de la recherche, sur les dimensions du problème qui nous intéressent le plus et, éventuellement, sur les contraintes pratiques qui doit nous guider dans ce choix. Par ailleurs, il est probable que, d'un point de vue personnel, la réponse à cette question soit tout simplement reliée aux aptitudes, à la formation académique²² ou aux préférences méthodologiques du chercheur. Si tel est le cas, ce dernier explorera dès lors les dimensions du problème qui sont compatibles avec son choix du matériau. Et en cela réside sa contribution. Le chercheur renverse ici la question formulée précédemment. Elle devient alors: quelles sont les dimensions du problème qui m'intéresse qui peuvent être saisies par mon choix (préalable) du matériau et de la méthode?

Cependant, du point de vue du travail collectif, de la réflexion méthodologique et de l'enseignement de la méthodologie, il convient de ne pas ériger en norme une pratique ou une préférence individuelle, et de conserver une attitude de vigilance critique à l'égard de tout type de matériau et de tout type de traitement et d'analyse des données. Il convient également de tirer toutes les conséquences théoriques du fait que le choix du type de matériau sociologique ou de la méthode détermine toujours dans une certaine mesure ce que nous serons capable d'observer, donc notre forme d'approximation de l'"objet-possible".

²¹ Voir, par exemple, J. Panet-Raymond et C. Poirier, "L'utilisation des récits de vie dans une enquête statistique", dans D. Desmarais et P. Grell (dir.), *Les récits de vie: théorie, méthode et trajectoires types*, Montréal, Saint-Martin, 1986, pp. 102-127.

²² En effet, il ne faut pas oublier que la formation académique en méthodologie a été massivement orientée vers la pratique de la recherche quantitative.

2 La thèse des "deux méthodologies": méthodologie subjectiviste et méthodologie objectiviste²³

En sociologie, on a souvent envisagé la méthodologie tantôt comme une sorte de prolongement logique des théories, tantôt comme une sorte de bifurcation épistémologique *a priori* qui nous conduisait inexorablement à privilégier en toute circonstance, ou presque, les lettres ou les chiffres.

Dans le premier cas, la méthodologie est identifiée à la théorie et conçue en continuité avec celle-ci. On fera alors état d'une méthodologie marxiste, fonctionnaliste, wébérienne, structuraliste, etc. Il y aurait donc autant de méthodologies que de théories. Le mot "méthodologie" désigne alors grosso modo l'ensemble des règles que l'on doit suivre pour choisir et approcher théoriquement une question de recherche. Bien entendu, ces règles sont dictées en bonne partie par les théories elles-mêmes. En ce sens, on peut légitimement parler, à mon avis, de "méthodologie", pourvu que l'on ne perde pas de vue le fait qu'il y a nombre de questions d'ordre méthodologique communes aux différentes recherches empiriques, indépendamment de leur encadrement théorique, voire même de leur appartenance disciplinaire.

Cette acception courante du terme "méthodologie" ne fait pas problème ici parce qu'elle n'a pas de retombées particulières sur le débat qualitatif/quantitatif. Elle laisse voir d'emblée par ailleurs que l'enjeu est d'ordre théorique et qu'on ne saurait préjuger aucunement des éventuels attributs épistémologiques des techniques d'observation empirique.

Cependant, il n'en va pas de même pour la thèse des "deux méthodologies". Cette manière de concevoir la méthodologie risque d'induire en erreur et est en quelque sorte simpliste. Elle risque d'induire en erreur car elle favorise un glissement de sens qui tend à inférer, à

²³ J'ai soutenu ce point pour la première fois lors d'une conférence présentée au Colloque sur la méthodologie qualitative, organisé par la Faculté des sciences de l'Éducation, Université Laval (du 31 octobre au 1er novembre 1985). Je remercie Gilles Houle pour ses commentaires critiques faits au texte de cette conférence. A. P. Pires, "Le sens du problème et le sens de l'approche: pour une nouvelle conception du travail méthodologique", 1985, texte inédit.

partir de l'emploi d'une technique d'observation, une position épistémologique. Ainsi, l'utilisation des "chiffres" (par exemple, les questionnaires) renvoie dans cette classification à l'objectivisme, au réalisme ou au positivisme; l'utilisation des lettres (par exemple, l'entrevue) renvoie au subjectivisme, à l'idéalisme, à la phénoménologie, etc. Cette classification est simpliste parce qu'elle ne correspond pas à la pratique actuelle de la recherche. Plus grave encore: elle contribue à perpétuer une série de préjugés concernant le choix entre qualitatif et quantitatif, y compris celui d'une hiérarchisation des méthodes et selon lequel il y aurait des techniques plus objectives que d'autres, indépendamment de l'objet de la recherche.

Cette conception de la méthodologie remonte en bonne partie au débat entre le "monde de la culture" et le "monde de la nature". Ce débat, qui a opposé les "philosophes de la compréhension" aux "philosophes de l'explication"²⁴, peut se résumer très brièvement comme suit. Les philosophes de la compréhension, majoritairement allemands, soutenaient qu'il existe une différence importante entre le monde de la nature et le monde de la culture, car ce dernier est affecté par les valeurs et l'intentionnalité humaines. Il existerait donc aussi une différence importante entre les sciences naturelles (*Naturwissenschaft*) et les sciences sociales ou historiques (*Kulturwissenschaft*). Les premières auraient pour but d'*expliquer*, par des lois universelles, les phénomènes naturels, tandis que les sciences sociales s'occuperaient du particulier et du spécifique et auraient pour but de *comprendre* (*Verstehen*) la réalité sociale et historique: "la nature s'explique; la culture se comprend", selon la formule de Dilthey. Les philosophes de l'explication, majoritairement anglo-saxons dans le passé²⁵, soutiendraient, en revanche, qu'il n'existe pas de différence fondamentale entre ces deux mondes et que tant les sciences naturelles que les sciences sociales et historiques doivent s'occuper de l'universel et, en conséquence, aussi de l'explication des phénomènes. D'une certaine façon, la première thèse sera mise en valeur par l'École de Chicago, par la sociologie dite "culturaliste", etc.; la thèse des philosophes de l'explication, par contre, sera en quelque sorte reproduite par le positivisme empiriste.

²⁴ K. Hübner, *Critique of Scientific Reason*, Chicago, University of Chicago Press, 1985, pp. 174-175.

²⁵ *Ibid.*, p. 174.

Cependant, ce qui est embarrassant, c'est que l'on est venu à opposer logiquement l'explication à la compréhension et que, par une série de glissements successifs, la version positiviste en sciences sociales a réussi à imposer une conception de l'objectivité scientifique et de la méthodologie qui soutient que seules les recherches quantitatives peuvent fournir des "*preuves définitives*" et de "*véritables explications*"²⁶. Sans les chiffres, l'objectivité même serait fort discutable. Non seulement l'analyse causale au sens large est-elle revendiquée comme un monopole des recherches quantitatives, mais encore on attribue un statut scientifique précaire aux recherches privilégiant la "compréhension" ou employant les techniques qualitatives d'observation empirique.

Par ailleurs, certains sociologues de la compréhension ou favorisant la recherche qualitative vont accepter volontiers leur exclusion du champ de l'explication, considéré comme une chasse gardée des sciences de la nature ou comme un mauvais choix de certains sociologues préoccupés de reproduire le modèle déterministe des sciences "dures" dans le monde de la culture. Le chercheur va privilégier ici la description et l'analyse des interactions sociales et du processus de construction-définition de la réalité sociale par les acteurs eux-mêmes. On accordera beaucoup d'attention à la manière par laquelle les individus définissent les situations. Cette épistémologie, dite parfois idéaliste ou subjectiviste, sera alors reliée étroitement à l'usage des techniques d'observation qualitatives. D'où, en partie, l'attribution à ces techniques d'attributs épistémologiques qui ne leur sont pas propres: on dira alors qu'elles ne servent pas à l'explication, qu'elles véhiculent une épistémologie idéaliste, un "humanisme naïf".

Avec la disqualification de la recherche qualitative par le positivisme, ce consensus autour du fait que les méthodes qualitatives ne se prêtaient pas à l'explication sociologique est devenu plus tard un piège supplémentaire²⁷. Il est possible que l'importance démesurée accordée aux critiques épistémologiques en sciences sociales soit reliée en bonne part à cette double association entre positivisme et

²⁶ Voir, par exemple, P.F. Lazarsfeld et A. Barton, "Some Functions of Qualitative Analysis in Sociological Research", dans S.M. Lipset et N.J. Smelser (dir.), *Sociology: The Progress of a Decade*, Englewood Cliffs (N.J.), Prentice-Hall, 1961, pp. 95-122.

²⁷ Voir A. P. Pires, *op.cit.*, pp. 21-22.

quantitatif et entre idéalisme (ou subjectivisme) et qualitatif, avec toutes les autres dichotomies qui en découlent.

2.1 *Sur l'autonomie épistémologique des techniques d'observation empirique*

Si on jette un regard sur la pratique de la recherche, on ne peut que constater que la recherche quantitative n'a pas été seulement menée par des adeptes de l'empirisme positiviste. En effet, les recherches marxistes ont utilisé aussi une approche quantitative. En outre, certaines recherches quantitatives (y compris les recherches marxistes) ont su valoriser le rôle de la théorie dans la construction de l'objet de recherche (ce que l'empirisme positiviste ne fait pas). Cependant, la présence écrasante du point de vue positiviste dans l'enseignement de la méthodologie et dans la pratique de la recherche quantitative a probablement contribué à empêcher concrètement que la dissociation entre quantitatif et positivisme se produise.

Un changement commence cependant à s'opérer vers la fin des années 1960, notamment au sein même du positivisme sociologique nord-américain. Blalock, Jr., ouvre sa *Theory Construction: From Verbal to Mathematical Formulations* en soulignant que "*les faits ne parlent pas d'eux-mêmes*"²⁸. Comme le remarque Castells²⁹, c'est le tour de certains méthodologues quantitatifs, cantonnés dans la technologie de l'observation statistique, de se mettre à créer "*la possibilité concrète, technique, d'une intégration de la théorie et de l'observation empirique*" et, ajoutons-le, quantitative. Et ces méthodologues, d'ajouter Castells, "*partent, pour cela, d'une critique radicale des bases même de l'empirisme (en insistant sur l'impossibilité d'une démonstration purement empirique)*"³⁰.

Bien entendu, cette critique de l'empirisme avait déjà été entreprise, bien avant, par les épistémologues, par certains sociologues, et dans le cadre même des sciences de la nature. Mais, elle n'avait pas encore affecté de façon marquante le travail de réflexion méthodologique en Amérique du Nord.

²⁸ H.M. Blalock, *Theory Construction: From Verbal to Mathematical Formulations*, Englewood Cliffs (N.Y.), Prentice-Hall, 1969, p. 2.

²⁹ M. Castells, *op.cit.*, p. 80.

³⁰ *Ibid.*,

Cette mise en cause interne de l'empirisme positiviste par le néo-positivisme américain³¹ est d'autant plus importante qu'elle se produit dans une conjoncture d'éclatement général du savoir sociologique et coïncide avec l'émergence de diverses formes de pensée critique. Il est désormais évident, pour paraphraser Bernard, que "*les chiffres ne sont plus abandonnées aux positivistes*"³².

Dès lors, si les techniques quantitatives sont utilisées dans des encadrements théoriques et épistémologiques divers, il devient puéril de vouloir écarter ces techniques en se basant sur une critique épistémologique ou théorique de l'empirisme positiviste. De même, identifier les techniques quantitatives avec une "méthodologie objectiviste" ne veut plus dire grand-chose³³.

Une mutation analogue se produit, notamment à partir des années soixante-dix, dans le cadre des recherches qualitatives. La multiplicité croissante de perspectives théoriques et critiques (marxistes, féministes, wébériennes, interactionnistes, etc.) faisant usage de ces techniques ne cesse d'étonner³⁴. Le rôle de la théorie est revalorisé et on réussit à intégrer, dans la pratique de la recherche, la théorie à l'observation empirique. On soulève la question du statut de l'explication dans le cadre d'une méthodologie générale en sciences sociales qui n'exclut pas d'emblée les recherches qualitatives³⁵, et on soutient que la recherche qualitative peut remplir plusieurs fonctions qui auparavant lui étaient

³¹ Cependant, les méthodologues quantitatifs, aux États-Unis passent encore trop souvent sous silence la possibilité de faire appel sur un pied d'égalité à la recherche qualitative.

³² P. Bernard, "L'insignifiance des 'données'. Bref essai contre la stigmatisation positiviste", *Sociologie et Sociétés*, vol. 14, no 1, 1982, p. 65.

³³ D'autant plus que certains auteurs, à l'instar de Hogarth, font usage des techniques quantitatives pour soutenir une perspective "phénoménologique", voire constructiviste. Voir J. Hogarth, *Sentencing as a Human Process*, Toronto, University of Toronto Press, 1971.

³⁴ Voir à ce propos G. Houle, "L'idéologie: un mode de connaissance", *Sociologie et Sociétés*, vol. 2, no 1, 1979, pp. 123-145; D. Bertaux, "L'approche biographique. Sa validité méthodologique, ses potentialités", *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. 69, 1980, pp. 197-225 et *Biography and Society. The Life History Approach in Social Sciences*, Londres, Sage Publications, 1981; D. Desmarais et P. Grell, *op.cit.*, 1986.

³⁵ G. Houle, *op.cit.*, 1986.

interdites: une fonction exploratoire, certes, mais aussi de construction de théorie, de vérification de théories et aussi une fonction descriptive-expressive³⁶. S'ajoute également à cela une fonction d'évaluation des programmes sociaux³⁷.

Qui plus est, de nouvelles perspectives épistémologiques sont introduites et nombre de chercheurs vont affirmer que les données qualitatives "*ne parlent pas toutes seules*"³⁸ et que "*le récit de vie est comme n'importe quel matériau empirique: sans problématique il restera muet*"³⁹. Un débat interne de nature épistémologique est alors aussi déclenché par des chercheurs travaillant avec des techniques qualitatives. Donc, libre à qui voudra de persister dans l'erreur d'associer encore aujourd'hui l'usage des techniques qualitatives *exclusivement* à une perspective épistémologique idéaliste ou subjectiviste et aux approches phénoménologiques (qui se sont d'ailleurs diversifiées et sont devenues beaucoup plus sophistiquées).

Quelle conclusion globale peut-on tirer alors sur le plan méthodologique de ce qui vient d'être dit? Je crois qu'il convient d'insister aujourd'hui que lorsqu'on dit que les techniques d'observation ont des caractéristiques et des limites propres (ou encore qu'elles ont une certaine destination théorique), l'on ne doit pas entendre par là qu'elles ont des *attributs* épistémologiques immanents ou qu'elles véhiculent nécessairement telle ou telle théorie particulière du social. Bien au contraire, la pratique de la recherche révèle progressivement que les techniques sont plus *flexibles épistémologiquement*, plus polyvalentes qu'on ne le reconnaît souvent, si l'on se réfère par là à l'axiomatique des différents points de vue sociologiques et épistémologiques. Il n'est donc pas possible de les caractériser épistémologiquement en disant, par

³⁶ D. Bertaux, "Fonctions diverses des récits de vie dans le processus de recherche", dans D. Desmarais et P. Grell (dir.), *op.cit.*, 1986, pp. 21-34.

³⁷ Voir, par exemple, M. Q. Patton, *Qualitative Evaluation Methods*, Beverly Hills, Sage Publications. Nous avons mené récemment une recherche évaluative à l'aide, entre autres, de techniques qualitatives. Voir A. Pires et S. Vallière, *Droits de la personne et information juridique: une recherche évaluative*, Ottawa, Section de la recherche et de la statistique, ministère de la Justice, Canada.

³⁸ F. Ferrarotti, "Les biographies comme instrument analytique et interprétatif", *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. 69, 1980, p.236.

³⁹ N. Gagnon, "Données biographiques et praxis culturelle", *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. 69, 1980, p. 291.

exemple, que le questionnaire véhicule un point de vue "objectiviste", "positiviste", sans projeter sur ses techniques d'observation ou de collecte des données des attributs qui ne leur appartiennent pas en propre. Je suis convaincu qu'il faut d'ores et déjà reconnaître ce que j'appelle l'*autonomie épistémologique relative* de toutes les techniques d'observation. Cette autonomie est relative en ce sens que les techniques, dans le cas d'une recherche en acte, seront investies d'une signification épistémologique particulière: celle donnée par le cadre théorique ou les options gnoséologiques du chercheur. Cependant, considérées en elles-mêmes, elles sont susceptibles d'être épistémologiquement façonnées.

En effet, si l'on regarde la pratique de la recherche, on ne peut pas dire que tous ceux qui font la recherche qualitative adoptent une conception "subjectiviste" de la réalité sociale. Et, à l'inverse, ce n'est pas la recherche quantitative qui transforme le chercheur en "objectiviste". Inutile donc de vouloir écarter l'une ou l'autre de ces formes de recherche par l'entremise d'un simple embargo épistémologique. En ce sens, il me paraît plus à propos de parler d'une épistémologie subjectiviste ou objectiviste que d'une *méthodologie* objectiviste ou subjectiviste. C'est dire qu'il n'y a pas d'homologie entre les couples objectivisme-quantitatif et subjectivisme-qualitatif. Ces associations existent, mais elles sont circonstancielles. Qui plus est, une telle classification, d'un point de vue épistémologique, est incomplète, car on peut bien vouloir introduire une troisième conception et donc, une troisième "méthodologie": la dialectique (ni objectivisme, ni subjectivisme)⁴⁰. L'embarras ici est que l'on ne réussira point à relier aussi facilement cette troisième méthodologie exclusivement aux chiffres ou aux lettres. Ce n'est donc ni l'objectivisme, ni le subjectivisme, ni même la dialectique qui distingue qualitatif et quantitatif.

⁴⁰ Sur ces trois positions dans la théorie de la connaissance, voir H. Lefebvre, *Logique formelle, logique dialectique*, Paris, Anthropos, 1969. Horth, quant à lui, vient de revendiquer ce "fondement épistémologique" pour la recherche qualitative, voir *L'approche qualitative comme méthodologie de recherche en sciences de l'éducation*, Pointe-au-Père, Québec, Ed. de la Mer, 1986, pp. 19-55. Cela veut tout simplement dire que la recherche qualitative peut être investie par une analyse dialectique, mais elle n'est ni naturellement dialectique, ni naturellement idéaliste.

À la rigueur, même les expressions "méthodologie qualitative" et "méthodologie quantitative" ne sont pas très heureuses. Car elles conduisent à poser séparément des questions qu'il conviendrait mieux d'envisager dans le cadre d'une méthodologie générale en sciences sociales. Le cloisonnement théorique ici est périlleux. Je partage le point de vue selon lequel les questions fondamentales d'ordre méthodologique sont le plus souvent d'ordre général et concernent, toutes proportions gardées, aussi bien les techniques et le traitement quantitatifs que qualitatifs. Ces questions nous renvoient au problème du rapport théorie-empirie et à la logique de justification des assertions scientifiques. Cela consiste à affirmer que la technique ne fait pas la science, mais plutôt l'inverse.

3 En guise de conclusion

À certains égards, j'ai poursuivi ici une voie d'investigation qui a été ouverte par Houle⁴¹ lorsqu'il se demandait en quoi le qualitatif et le quantitatif se différencient (et, bien entendu, en quoi ils ne se différencient pas). La question, on le devine, est beaucoup trop fondamentale pour que l'on puisse avoir même la prétention de la trancher seul et d'un trait. Cependant, je pense que nous pouvons retenir de notre analyse au moins deux éclaircissements majeurs.

D'abord, quantitatif et qualitatif ne se distinguent pas, à proprement parler, ni sur le plan épistémologique, ni sur le plan méthodologique en général. Il est donc inutile de chercher une quelconque différence fondamentale axée sur les grandes classifications philosophiques classiques: objectivisme/subjectivisme; explication/compréhension, par exemple. Il faut aussi se défaire de toute conception essentiellement technique de l'objectivité scientifique qui aurait tendance à renforcer et à légitimer un malaise à l'égard soit des procédures de recherche qui n'entraînent pas la mathématisation des données, soit de celles qui le font.

Comme le rappelle Hegenberg⁴², ce n'est pas l'accélérateur de particules élémentaires qui transforme la physique en science, de même que ce n'est pas l'entrevue qui condamne les sciences sociales au statut de *quasi-sciences*. Cette façon d'envisager les choses, souligne-t-il,

⁴¹ G. Houle, *op.cit.*, 1982, p. 4.

⁴² L. Hegenberg, *Explicações científicas*, São Paulo, Herder, 1969, p.37.

découle du fait que l'on n'a pas compris qu'une différence de technique n'équivaut pas en général à une différence fondamentale d'ordre méthodologique entre les disciplines⁴³ et moins encore, dans une même discipline.

Certes, les questions d'ordre technique sont très importantes, mais comme éléments d'un tout. Elles doivent même être considérées dans le cadre d'une théorie générale de la mesure qui s'appliquerait tant au qualitatif qu'au quantitatif⁴⁴. Nous touchons ici le dernier point.

Il me paraît important de reconnaître que les deux grandes formes de mesure — qualitative et quantitative — sont théoriquement limitées, indépassables et non interchangeables. Le recours à l'une ou à l'autre ne renvoie pas exclusivement à des questions pratiques ou d'ordre externe, mais aux objets à construire et aux propriétés mêmes de ces mesures qui nous donnent, selon leurs caractéristiques spécifiques, un accès différentiel et diversifié à certaines dimensions de la réalité sociale. Elles peuvent parfois nous donner l'impression qu'elles disent la même chose, mais souvent elles ne le font pas et elles ne parlent jamais de la même façon. Si nous renonçons à concevoir ces deux formes de mesure comme étant autosuffisantes, nous avons plus de chances d'entamer une réflexion fructueuse sur le qualitatif et le quantitatif.

Dans la conclusion de son article, Granger soulignait que la nature profonde de la pensée scientifique pourrait être représentée, très schématiquement, par trois devises. Selon lui,

*"on a d'abord proclamé qu'il n'y avait de science que de l'universel; puis, qu'il n'y avait de science que du mesurable. Nous devrions dire aujourd'hui: il n'y a de science que du structurable"*⁴⁵.

Si l'on donne au terme "mesurable" employé par Granger une acception qui inclue autant la version positiviste que la version

⁴³ *Ibid.*, p. 38.

⁴⁴ G. Houle, *op.cit.*, 1986, p. 37.

⁴⁵ G.-G. Granger, *op.cit.*, p. 12.

phénoménologique de l'empirisme, il me semble que l'on pourrait également retenir ses propos comme caractérisant l'évolution de la pensée scientifique en sciences sociales.

Alvaro P. PIRES
Département de criminologie
Université d'Ottawa